



Ideal et Réalité.



Editions du FAUNE
PARIS

Conseiller Fondateur : THÉMANLYS

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Directeur : Gustave ROUGER

Rédacteur en Chef : Maurice HEIM

Principales Chroniques. — *Livres* : Gustave ROUGER, Maurice HEIM. — *Théâtres* : Henri DHOMONT. — *Revue* : Ernest MARX. — *Peinture* : Jacques BLOT. — *Musique* : François de BRETEUIL. — *Danse* : Jacqueline CHAUMONT. — *Sciences Psychiques* : Claire THÉMANLYS. — *Le Groupe Idéal et Réalité* : I. R. — *Le Cinéma* : Pierre-Henry PROUST — *Lettres russes* : Eugène SEMENOFF.

SOMMAIRE

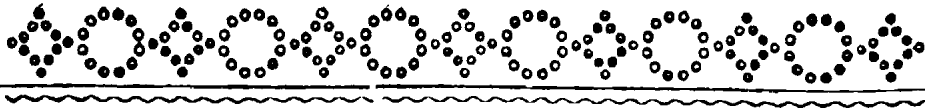
	Pages
I. Claire Thémanlys : <i>Nausicaa</i> (suite).....	49
II. Yves Paté : <i>Songe d'Avril</i>	70
III. Nancy George : <i>A Marrakech</i>	71
IV. Marc Semenov : <i>Une Solution du Problème agraire</i> (suite)	76
V. Pascal Thémanlys : <i>Manger !</i>	87

CHRONIQUES DU MOIS. — *Les Revues* : Ernest MARX. — *Le Théâtre* : LÉON-UIL. — *Le Groupe Idéal et Réalité* : I. R. 89

Abonnement : 20 fr. par an. — *Etranger* : 25 fr.
(Voir 3^e page de la couverture)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifestations publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



NAUSICAA

Trois actes en prose

PAR CLAIRE THÉMANLYS

Musique de scène de PAUL VIDAL.

(suite)

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Une vallée ondulante, au fond de laquelle, à droite, coule un fleuve profond, sortant d'une forêt de pins. Des bouquets d'arbustes, de palmiers et de lauriers-roses animent les pentes égayées d'orangers, tandis que la forêt de pins, à droite, et une forêt d'eucalyptus en fleurs, à gauche, laissent apercevoir la mer, au fond, à travers les grands arbres. Ciel bleu ardent. Au milieu de la rivière, peu avant qu'elle ne se jette dans la mer, on aperçoit les lavoirs, pleins d'eau claire ; les vêtements, lavés par les jeunes filles, sont étendus sur les rochers des rives et séchent au soleil.

SCÈNE I

NAUSICAA. Ses AMIES. Les SERVANTES.

(Quelques-unes terminent encore leur repas, au bord du fleuve. D'autres dénouent les bandelettes de leurs têtes et laissent tomber leurs longs cheveux. D'autres encore, sortant du bain, remettent leurs vêtements et se parfument d'huile odorante.)

NAUSICAA

Pendant que les vêtements étendus sèchent à la splendeur d'Hélios, maintenant que nous nous sommes baignées dans l'eau fraîche et que nous avons terminé notre repas, cueillons des fleurs, mêlons les hyacintes des bois aux violettes, aux safrans, aux glaïeuls et aux grands lys.

ANTIKLÉIA

(apportant une guirlande de roses)

Nous avons cueilli ces roses sur les pentes aux larges feuillages, et pour toi, chère maîtresse, nous avons tressé cette guirlande.

NAUSICAA

(tandis que les servantes l'entourent de la guirlande)

Merci, mes chères servantes. Mais faites donc encore d'autres parures, car il faut que toutes nous soyons ornées, comme dans l'attente du poème inconnu, que toutes nous rêvons de vivre !

UNE AUTRE SERVANTE, MATAKYES

Tu seras toujours la plus belle, ô chère Nausicaa ! car tel un soleil, parmi les pâles étoiles, tu brilles en reine au milieu de tes compagnes.

LA DEUXIÈME JEUNE FILLE

Et nous allons maintenant chercher les violettes dont nous voulons te couronner le front, les violettes mauves, aussi douces que tes yeux !

(Elles s'éloignent, toutes enlacées, en courant vers la forêt d'eucalyptus.

Un groupe d'autres jeunes filles s'apprête à jouer à la balle.)

MYRTO (au fond de la scène)

Nausicaa, ma chère, nous allons jouer avec les balles, en face de la mer, auprès des arbustes en fête !

(La harpe et les danses commencent.)

UNE JEUNE FILLE

Joueras-tu avec nous, Nausicaa ?

(Danse de la poursuite).

NAUSICAA

Un peu plus tard, Je vous regarde d'abord, et je me repose. Je vous accompagnerai d'une lente mélopée, dédiée à la mer, qui bercera vos danses et vos jeux.

(La harpe et les danses continuent.)

(Nausicaa s'assied sur un petit tertre de gazon, et chante doucement, tandis que, par groupes, les jeunes filles et les servantes jouent à la balle, ou dansent en rondes souples, ou cherchent et cueillent des fleurs.)

NAUSICAA (chantant)

Le flot chante d'incertaines ballades,
La marée monte avec des rires...
Qu'apportes-tu vers nous, ô mer mystérieuse ?
Sais-tu qu'aux fiers enfants de l'île,
Tout ne vient jamais que par toi ?
J'entends les grands vents du large,
Tout chargés de leur inquiétude,
J'entends le murmure de l'air,
Qui passe entre les grands arbres !
— Qu'apportes-tu vers nous, ô mer mystérieuse ?

(Pendant son chant, les jeunes filles dansent les danses
des balles, de l'arc et des osselets.)

CHŒUR DE JEUNES FILLES (répétant le refrain en dansant)

Le flot chante d'incertaines ballades,
la marée monte avec des rires...
Qu'apportes-tu vers nous, ô mer mystérieuse ?
Sais-tu qu'aux fiers enfants de l'île,
Tout ne vient jamais que par toi ?

NAUSICAA (reprénant)

Quel chant plus doux que la flûte lybienne,
Plus doux que la syrinx de roseaux sonores,
Chantes-tu vers nous, abîme salé de la mer ?
— Quelque chose d'inexprimable, de délicieusement
[heureux,
Berce en moi l'attente, et chasse l'inquiétude !
O ! J'ouvre une fenêtre toute grande sur l'aurore de
[ma vie,

J'écoute les rires d'argent de l'eau murmurante...
La nature est belle et m'entoure de promesses !
Jamais nous ne craindrons de lever les yeux,
Car vers le ciel est toute notre espérance !

(Danse des pétales de fleurs).

CHŒUR DE JEUNES FILLES (répétant en dansant)

O ! J'ouvre une fenêtre toute grande sur l'aurore de
[ma vie,
J'écoute les rires d'argent de l'eau murmurante,
La nature est belle et m'entoure de promesses !
Jamais nous ne craindrons de lever les yeux,
Car vers le ciel est toute notre espérance !

(Quelques jeunes filles sortent de la forêt, accourant
avec des gerbes et des corbeilles de fleurs.

La harpe continue seule.)

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Des roses, des roses, des roses encore... si épaisses,
si douces, et toutes embaumées !

UNE AUTRE

Et les grands lys, blancs ou rouges ! Et les œillets
sauvages !

UNE TROISIÈME

Voici la couronne de violettes pour notre jeune Reine !

(Toutes entourent Nausicaa, la couronnent de violettes
et l'ornent encore des plus belles fleurs, dans les
cheveux, ou parmi sa guirlande.)

NAUSICAA

Gardez des fleurs aussi pour vous ! Chaque âme a son propre rêve ! chaque être a sa beauté ! Toute jeunesse doit cueillir sa fleur.

MYRTO

(criant au fond de la scène, en continuant à jouer
avec d'autres jeunes filles)

Avez-vous entendu les oiseaux, qui chantent pour Nausicaa ? Ils annoncent une grande nouvelle, une si grande nouvelle que pas une de nous ne peut la comprendre !

UNE DES SERVANTES (qui entourent Nausicaa)

Que veux-tu donc dire, Myrto ? Un chant tenu d'oiseau plaintif s'est un instant élevé, au-dessus de l'éternelle symphonie des mondes... mais il n'y a là aucun avertissement !

MYRTO (toujours de loin)

Qui sait ! Qui sait !... Un vol d'oiseaux divins vers nous est descendu ! Je vous salue, ô petits oiseaux, puisque vous chantez pour Nausicaa, l'amie chérie de mon cœur !

Tes voiles ondulent au souffle des zéphyrs autour de ta beauté, ô ma Nausicaa ! Viens avec nous, danser et jouer, maintenant que tu es reposée !

NAUSICAA

Bientôt il sera l'heure de plier les beaux vêtements et d'aller atteler les mulets au grand char, afin de retourner

vers nos demeures. Mais avant cela, je veux bien jouer un peu, et je te jette mes balles, Myrto !

(Plusieurs fois Nausicaa, avec une grande force et une grande souplesse, envoie les balles vers le fond de la scène, et chaque fois, Myrto ou une autre des jeunes filles, les lui renvoient.

Pendant ce temps, les servantes, qui se sont parées de guirlandes, dansent, animées, en jetant des fleurs sur le devant de la scène, et en chantant, comme un refrain, les paroles que leur a dites Nausicaa :

« Chaque âme a son propre rêve,
Chaque être a sa beauté,
Toute jeunesse doit cueillir sa fleur ! »

Soudain, Nausica veut jeter une balle à l'une de ses femmes, mais la balle s'égare et tombe dans le fleuve. Toutes poussent de grands cris, les unes courent au bord des roseaux pour essayer de rattraper la balle, d'autres les engagent à la prudence et les empêchent de descendre vers le lit de la rivière, profond à cet endroit.)

NAUSICAA (élevant la voix au-dessus des cris)

Pas d'imprudence, je vous en prie ! Laissez cette balle au milieu des eaux ! Elle rejoindra la mer onduleuse, et dansera désormais sur la cime des vagues !

(Tout à coup, au fond de la scène, ODYSSEUS paraît.
Toutes les jeunes filles ont un mouvement de recul.)

TOUTES LES JEUNES FILLES

Fuyons !

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Quel est cet être terrible ? Fuyons ! Fuyons !

MATAKISES

Cachons-nous !

(Et toutes, sauf Nausicaa, se sont enfuies vers les hauteurs du rivage.)

SCÈNE II

Odysseus sortant de la forêt de pins, à peine vêtu d'une tunique déchirée, souillé de sable et d'écume de la mer, avance un peu vers Nausicaa, restée seule, comme fascinée par son regard.

ODYSSEUS (de loin encore)

Seule, parmi tes compagnes craintives, tu ne redoutes pas d'affronter l'étranger !

Qui que tu sois, Déesse ou mortelle, tu sembles une Reine au milieu du monde !

Je t'apparais, horrible, souillé par l'écume des flots, parce qu'après vingt jours effroyables, je me suis enfin échappé de la sombre mer !

Bénie sois-tu, Déesse ou mortelle, toi qui as l'audace dans le cœur, et la beauté en tout ton être !

NAUSICAA

Celui qui vient errant est vénérable aux dieux immortels, et aux hommes de bonne volonté !

Je ne suis qu'une vierge, et non pas une Déesse. Mais peut-être pourrai-je néanmoins t'aider dans ta détresse, car, du magnanime Alkinoos, roi de cette île, je suis la fille.

ODYSSEUS

O Jupiter ! ô dieux, ô lumière ! grâce vous soit rendue !

Tu es tout le printemps en fleurs !

Tu es pour moi l'espoir qui renaît, l'image idéale du bonheur possible !

Une beauté comme la tienne est une joie de chaque jour, une force de vie !

Trois fois heureux, heureux à jamais celui que tu daigneras choisir comme époux !

En ce jour. veuille, ô Reine, avoir pitié de moi ! C'est vers toi que je viens, en suppliant, après avoir subi de grandes douleurs, c'est en toi que j'espère, c'est à toi que je me confie, comme à une radieuse étoile !

NAUSICAA

Etranger, si tu es aussi brave que tu le parais, tu supporteras avec patience la destinée que t'ont choisie les Dieux, et, bientôt j'espère, tu en triompheras.

Maintenant, étant venu en notre pays et parmi nos peuples, tu ne manqueras de rien, car les Phaiakiens savent l'hospitalité due aux malheureux.

(Elle fait signe aux servantes qui reviennent, de s'approcher davantage.)

ODYSSEUS

Charme de la bonté, joint à tant de grâce ! Chacune de tes paroles est un baume délicat pour mon cœur meurtri, ô divine enfant. Un flot de poésie, une fraîcheur ineffable me pénètrent !

Pourtant, je n'ose encore m'approcher de toi, en le triste état où je me trouve ! Et si tu pouvais me faire donner un manteau ou un péplos, je me sentirais moins déchu !

SCÈNE III

ODYSSEUS. NAUSICAA.

Les SERVANTES, qui se sont rapprochées.

NAUSICAA

Jeunes filles, venez près de moi. Pourquoi vous êtes-vous enfuies à la vue de cet homme malheureux ?

Aidez-moi plutôt à le secourir.

Conduisez-le se laver dans le fleuve, à l'abri du vent, et offrez-lui une tunique, un manteau, et l'huile parfumée de la fiole en or. Puis, vous lui donnerez à manger et à boire.

ODYSSEUS

Mon admiration monte vers toi, jeune Reine ! Et jamais je n'oublierai que c'est toi qui m'as sauvé !

(Il s'éloigne vers la forêt de pins, entouré des servantes.)

SCÈNE IV

NAUSICAA, seule.

NAUSICAA

O ! mes riantes compagnes ! vous vous êtes éloignées, et je ne vous en blâmerai pas !

Certes, je suis heureuse d'être demeurée seule, avec cet étranger !

D'abord, ainsi, sa reconnaissance m'appartiendra toute entière ! Et puis, ô mon cœur, tu as bondi, pour la première fois !

Il me semble que j'ai vécu longtemps jusqu'ici sans rien comprendre !... et maintenant, voici, la vie s'épanouit en mon être grandissant !

J'ai vécu longtemps sans comprendre... un oiseau qui volait, une fleur qui s'ouvrait, un regard ami, une danse sous les étoiles... Cela me semblait tout le réel...

Et maintenant, l'immensité des choses, les tempêtes des cœurs, les douleurs de la vie, les ardeurs de l'amour, tout cela m'est révélé, par la beauté de deux grands yeux sublimes !

Je chantais avec insouciance :

« Qu'apporte-tu vers nous, ô mer mystérieuse ? », et Myrto m'annonçait un grand événement, chanté par les oiseaux ; tout cela me semblait doux comme un sourire d'enfant !

Et maintenant, je comprends ! O mer mystérieuse ! combien tu es insondable... et l'oiseau, qui prédit des bonheurs, peut aussi prédire des larmes ! Aurais-je peur de souffrir ?...

Pourquoi une angoisse m'étreint-elle, en même temps qu'un si resplendissant bonheur ?

Lorsqu'il parut devant mes yeux, pourtant si pauvre et si misérable, je n'ai plus vu que Lui !

Et je n'ai plus rien compris d'autre, et plus rien entendu !

Il m'a semblé que les choses se dissipaient, que le sol allait se dérober, que la vie m'abandonnait...

(Pendant ces paroles, quelques-unes des servantes sont allées et venues dans le fond de la scène, cherchant des vêtements et les portant vers la forêt de pins, où s'est réfugié Odysseus.)

SCÈNE V

NAUSICAA. Les JEUNES FILLES accourant,
MYRTO et ses compagnes, qui sortent de la forêt
d'eucalyptus.

MYRTO

Pourquoi ne nous as-tu pas suivies, chère Nausicaa ?
Nous avons couru vers le rivage doré, et nous avons
baigné nos pieds parmi les vagues caressantes.

UNE AUTRE JEUNE FILLE

Et nous avons ramassé les coquillages ciselés et les nacres roses.

NAUSICAA

Lorsque Zeus Olympien envoie vers nous un être qui souffre, il est plus digne de songer à lui venir en aide, que de s'enfuir comme des biches sauvages ! Je suis heureuse d'être restée auprès de lui, car il me paraît, certes, de la race des héros !

MYRTO

Serait-ce possible ! Alors que son apparence était si méprisable !

NAUSICAA

Tu m'étonnes, Myrto ! Depuis quand l'apparence des vêtements plus ou moins riches a-t-elle jamais prouvé la grandeur d'une âme ?

(A ce moment, Odysseus, sortant de la forêt de pins, arrive, avec les servantes, au fond de la scène, et va s'asseoir au bord du fleuve, tandis qu'elles lui servent à boire et à manger. Il a revêtu les beaux habits offerts par Nausicaa, a lavé et parfumé son corps, et sa belle chevelure, qu'il a lissée et laissé tomber sur ses épaules. Sa stature imposante, sa haute noblesse, impressionnent toutes les jeunes filles.) (1)

(1) Ceci peut se passer en coulisses, sur le côté.

MYRTO, à NAUSICAA

Il est resplendissant de vaillance et de beauté !
Comment, Nausicaa, l'avais-je si mal regardé ?

Un dieu a-t-il voulu m'éloigner, en troublant tout à
l'heure mes regards ?

NAUSICAA

Tu ne l'avais pas regardé avec les yeux de l'âme...

D'AUTRES JEUNES FILLES (chuchotant)

Quelle noblesse est la sienne !

UNE AUTRE JEUNE FILLE

Tel le lion des montagnes, il semble sûr de ses forces !

UNE AUTRE

Certes, un dieu répand la lumière sur son visage et
sur ses épaules !

UNE AUTRE

N'est-il pas un dieu lui-même, descendu vers nous de
l'Olympe majestueux ?

UNE AUTRE

Approchons-nous de lui, allons le saluer !

UNE AUTRE

Allons lui souhaiter la bienvenue en notre île lointaine !

(Toutes, sauf Nausicaa et Myrto, courent au fond de la scène et entourent Odysseus, tandis qu'il termine son repas.)

SCÈNE VI

NAUSICAA, MYRTO.

MYRTO (prenant les mains de Nausicaa)

Une fois de plus, Nausicaa, tu t'es montrée digne d'être notre Reine, en étant la seule à remplir un grand devoir !

NAUSICAA

Ecoute, Myrto, même si cet étranger m'avait paru plus misérable, ou plus redoutable encore, je n'aurais pu m'enfuir... C'est comme si un charme puissant m'avait retenue devant lui... Et maintenant encore, je le regarde, et je l'admire de toute mon âme...

Mon cœur bat comme un fou, tout au fond de mon être...

Ecoute-moi, Myrto ! Les dieux auraient-il envoyé sans raison cet homme divin vers nous ?

MYRTO

Tu as deviné juste la première, et je partage ton admiration pour ce héros !

NAUSICAA

Il apporte ici le souffle de la vie puissante !

Si un tel homme habitait notre île, ou qu'il acceptât d'y rester, plutôt aux Dieux qu'un jour il devienne mon époux !

(A ce moment, Odysseus, qui s'est levé, revient vers Nausicaa, toujours entouré des jeunes filles et des servantes.)

SCÈNE VIII

NAUSICAA, ODYSSEUS.

Toutes les JEUNES FILLES et les SERVANTES

ODYSSEUS (à Nausicaa)

Moins indigne, grâce à toi, je viens te remercier,
ô Fille de Roi, à laquelle je dois le secours et la vie !
Permits-moi à présent de t'approcher et de t'apporter
l'hommage de ma reconnaissance !

(Il met un genou à terre, devant elle, et baise le bord de
la tunique de Nausicaa.)

ODYSSEUS

Je n'étais qu'un malheureux, abandonné ; je tombais de fatigue et de faim, après d'affreuses misères, lorsque vos rires et vos cris m'éveillèrent d'un sommeil douloureux. Est-ce la voix des nymphes, qui habitent les cimes des montagnes et les sources ombragées des rivières, ou bien est-ce que j'entends des clameurs de jeunes filles, me disais-je en ma détresse aride ?

Alors, je vins vers toi, ô Radieuse ! et la limpidité de ta claire transparence, ton blanc sourire matinal, ton accueil de sagesse, me furent le suprême réconfort...

NAUSICAA (à ses amies et à ses femmes)

A présent, allez toutes vers les mules, et attelez-les au grand char, car l'heure du retour est passée déjà.

MYRTO

Nous viendrons te chercher ici, dès que nous serons prêtes.

(Elles s'éloignent.)

SCÈNE VIII

ODYSSEUS. NAUSICAA.

NAUSICAA

Etranger, d'où es-tu venu, vers nos rivages ? Dis-moi vrai en toutes choses. En effet, si tu es aussi digne que tu sembles l'être, je te conduirai dans ma royale demeure, et mon père t'offrira de nombreux présents.

ODYSSEUS

J'exalterai les heures aux bandelettes d'or qui, avec bienveillance, me conduisirent vers toi. Mais ne me force pas à évoquer en ta paisible présence les Heures sombres de mon lourd Destin ! Laisse-moi oublier mes tristesses amères, auprès de ta jeunesse vibrante de bonheur, et chanter à ta gloire un péan d'espérance sur les cimes lyriques de mon âme altière !

NAUSICAA

Qui donc es-tu, ô toi dont la grandeur me semble remplir la terre entière ?

ODYSSEUS

Hélas ! tu le sauras bientôt ! Je suis un triste lutteur, que les pires défaites n'ont pas encore désespéré ! J'ai, depuis de longues années, souffert, sur la vaste mer, des maux très cruels, en cherchant à conserver ma vie et à ramener de chers compagnons, que je ne pus, hélas, sauver, quelle que fût l'ardeur de mes vœux !

Mon sein renferme un cœur éprouvé, car j'ai traversé bien des souffrances, bien des fatigues, sur les sombres flots et en de terribles batailles... Mais auprès de toi, jeune fille mélodieuse, laisse-moi oublier !

Que mes chagrins s'apaisent, devant ta perfection sereine, qui proclame la sainteté de la Beauté terrestre !

Que mes erreurs soient purifiées, par ton clair regard !

Verse, en mon cœur désolé, ta voix fraîche comme des cloches de cristal, ta voix qui semble avoir passé sur les grandes forêts à l'aube matinale, ta voix, comme une eau pure...

NAUSICAA

Tu me parais ennobli par les reflets enivrants de toutes les choses lointaines que tu as regardées, sous les grands soleils inconnus!... par le souvenir des beautés que tu as entrevues, par les souffrances même que ta fière conscience a vécues, et qui la font immense, immense, comme le ciel sans fin...

ODYSSEUS

Ta venue, dans ces lieux déserts où je suis parvenu à aborder, m'éblouit comme un miracle ! Tout ce après quoi mon être soupirait, nourriture, vêtements, tu l'avais apporté ! et au-dessus de cela encore, la bienveillance de ton âme royale, et toute l'aide à venir...

Ta blonde présence est une mystérieuse féerie, et peut-être une Puissance divine a-t-elle inspiré tes pas !

NAUSICAA

Peut-être, en effet... car c'est un songe enchanteur qui m'incita à venir ici... et je me disais en mon cœur, au réveil : accomplis cette promenade qui t'attire comme un délice, ne repousse pas les choses prédites, indéfinissables, qui tentent ce matin ta jeunesse, étonnée et rêveuse comme jamais...

ODYSSEUS

O ! merveilleuse enfant ! Tes yeux grands ouverts pénètrent loin dans les cœurs !

Le rêve de ta pensée est héroïque ! Profonds les lacs de ton âme blanche !

La magnificence de tes aspirations éclaire le ciel,

comme un essaim d'étoiles !... Une joie fervente m'enveloppe à tes paroles, des courants irisés de grâce religieuse, bercés par ta douceur ardente, m'exaltent et m'apaisent !

Nausicaa, combien tu es belle !

Et quand, solitaire, je reprendrai ma route, pour être baigné de soleil et d'espoir, ma lassitude évoquera sans cesse ton éblouissante pureté !

NAUSICAA

Le visage tourné vers la mer... Devant moi, les troncs droits et inégaux des arbres des hautes forêts, comme les roseaux de la flûte de Pan...

Devant moi, le puissant héros, que mes paroles soulagent dans sa détresse, et qui verse en mon cœur en ce soir de rêve, une force inconnue, tandis que le jour s'achève... Fassent les dieux que, plus tard, la pensée de cette heure bénie soit à jamais heureuse en nos chers souvenirs !

SCÈNE IX

Les PRÉCÉDENTS.

Les JEUNES FILLES et les SERVANTES, revenant.

NAUSICAA

Déjà, la lumière est sous l'horizon, et les chemins s'emplissent d'ombre.

Nous allons repartir vers nos demeures. Avant

d'arriver dans la ville, tu attendras un peu, noble étranger, que je gagne sans toi le Palais de mon père, et tu m'y rejoindras facilement, car aucune des maisons des Phaiakiens n'est comparable à la somptueuse demeure d'airain du Héros Alkinoos.

Quand tu seras entré dans la cour, traverse rapidement la maison royale, afin d'arriver d'abord jusqu'à ma chère mère. On la nomme Arété, et elle mérite ce nom vertueux.

Embrasse ses genoux et gagne son cœur : car si ma mère t'est favorable en son âme puissante, tu pourras espérer réaliser bientôt tes vœux les plus chers...

RIDEAU.

CLAIRE THÉMANLYS.

(A suivre.)



SONGE D'AVRIL

Jamais sur la terrasse où tremble la Glycine
Un rayon de bonheur ne m'était apparu,
L'apaisement du soir fait de douceur câline
En volutes d'argent seul était descendu
Et pourtant j'écoulais monter, dans le silence,
Les mille voix d'amour s'exhalant des forêts...
Je suivais du regard l'oiseau qui se balance,
Puis s'envole, en chantant, sous les rameaux discrets;
Longtemps, j'ai contemplé la nuit calme et sereine,
Les fuyantes clartés, les suprêmes couleurs,
L'horizon qui s'endort dans l'ombre souveraine,
Les pelouses du parc et les bosquets en fleurs.
J'ai sondé la nature et son vivant mirage
Avec plus d'allégresse et de sincérité.
Peut-être, ai-je trouvé l'âme du paysage
Et ce qui fait pour nous son charme et sa beauté !
Seul, il n'est pas de mondes et de vertes prairies,
Pas de joyeuses aurores et de soleils couchants,
Notre vie est sans but et les saisons flétries
N'effeuillent que l'oubli sous nos pas chancelants.
Mais, guidons, sur la route, une belle campagne.
Ses traits choisis par nous seront ceux des amours !
Son front resplendira sur toute la campagne,
Nos bonheurs confondus devront durer toujours !
Oui, sur le fleuve obscur où voguent les années
Il n'est pas d'autre rive et d'autre enchantement,
Sous le ciel frangé d'or des Méditerranées
Vos vingt ans lumineux frémiront tendrement...
Alors, sur la terrasse où tremble la Glycine
Un rayon de bonheur est vers moi descendu,
Et, dans l'apaisement fait de douceur câline,
Le long voile d'argent ce soir a disparu...

Yves PATÉ.

A MARRAKECH

LE LOISIR

oooooooooooooooooooo

Les bons bourgeois, les boutiquiers las et insouciantes célèbrent une fête religieuse. Ce n'est pas le Mouton, ni l'Achour, la petite fête, ni la grande; mais un de ces jours fastes dont l'objet nous demeure obscur et que le Prophète lui-même n'a peut-être pas désigné dans le Livre des Livres.

Dans la rue, à l'ombre bleue de leurs échoppes étroites, ils étendent les couvertures berbères de haute laine ou quelque tapis de Rabat dont les couleurs fleurissent heureusement la poussière sèche et rose. Ils s'y assoient sur leurs jambes croisées, avec leurs fils. Le garçon pâle au crâne ras apporte entre eux le réchaud de cuivre allumé et l'eau bout et ronronne dans la douceur de l'air chargé des senteurs de la rue. On entasse dans la théière d'étain les feuilles de menthe et d'absinthe, le thé et le sucre cassé, et, en humant voluptueusement de brûlantes lampées, on échange des paroles rares... Les heures coulent avec lenteur dans une fête intérieure et parfaite; ombre fraîche dans la chaleur,

immobilité et silence, jusqu'à l'heure du Moghreb après le coucher du soleil où la voix du moueddin de la mosquée voisine s'envolera au-dessus des maisons dans l'air subtilisé du soir.



UNE VISITE

oooooooooooooooooooo

Un souk odorant, chaud, rayé d'ombres et de lumière. La porte du fondouk est obstruée de chameaux blonds qui, pour être déchargés, plient leurs genoux avec lenteur. Leurs hommes hauts, venus du Sud à leurs côtés, crient des cris rauques pour diriger leurs mouvements. Dans la cour, au soleil, les serviteurs noirs et les marchands vont et viennent parmi les ballots écroulés.

A l'étage, le balcon surplombant répand le ruban d'ombre étroit où se blottissent les boutiques, tout le tour. La balustrade, faite de bois découpé peinturluré de bleu, morcelle le carré de bleu strident du ciel.

Une file de chameaux arrive encore, les charges penchent et roulent, les bêtes fourbues se bousculent au portail, avec stupidité, à d'autres qui vont repartir. Les appels se jettent et se croisent dans l'air contrarié, tout chargé de senteurs et d'ensommeillements, cependant que, dans les échoppes, on poursuit avec passion les marchés de détail, mimés et silencieux. Adossés au mur, des hommes dorment, le front sur leurs genoux de laine, morts aux bruits, aux mouvements, à l'ardeur un peu enfiévrée au service de l'opulence.

Le maître, le maître est assis au fond d'un réduit plus obscur. Tout blanc, la barbe blanche et le visage blanc dans ses voiles légers, entre deux vieux amis. L'un, armé de besicles de corne, lit le journal arabe édité à Rabat. L'autre se tait, ne fait rien et ne bouge pas. Des piles de toile de Manchester encadrent de blanc leur blancheur.

Je m'assieds et je m'entretiens dans le silence avec civilité. Et quand je veux partir, le maître plein de courtoisie lance quelques gouttes d'eau de rose dans l'ouverture de mon vêtement, du bout d'un aspersoir d'argent au long col, dispensateur de la fraîcheur humide et parfumée, favorable à qui doit affronter le soleil.



A LA POSTE

oooooooooooooooooooooooooooo

Dans un coin de l'immense assemblée des merveilles, la Djemaa el Fna empoussiérée de poudre rose et bruissante de marchés, de cris et de musiques, la poste érige son bâtiment neuf, tout blanc, tout sage. Le minaret de la mosquée des Calligraphes s'élance vers le ciel comme une pensée à Dieu et, loin sur l'horizon, la ligne énorme de l'Atlas veloute confusément les nuées de chaleur.

Dans la poste, l'affluence est surtout au guichet du téléphone. Des flâneurs, pour qui parler à un ami lointain est un plaisir toujours renouvelé, des commis français qui soufflent et s'épongent le front, des femmes, assiègent de demandes l'employé algérien

d'une élégance tout européenne, en tarbouch. Les syllabes rauques et les aspirations sauvages de la langue de l'Envoyé résonnent sans bonheur dans le petit appareil miraculeux.

Un homme ouvre la porte d'un geste brusque. Au domestique qui court derrière sa mule, accroché à la queue pour s'aider un peu à suivre l'amble vite, il lance la bride d'un geste somptueux. Et il entre, grand, gros, ennuagé de mousseline, la barbe ronde encadrée d'impeccables blancheurs, il entre silencieux et grave, monacal dans son manteau noir rejeté sur l'avant-bras nu.

Lui aussi, il va au guichet du téléphone. Il demande communication avec un port de la côte : des ordres pressés, qui ne seront pas maladroits, doivent être donnés à l'un de ses entrepositaires en marchandise. L'invention des Français est cependant meilleure que les coureurs les plus rapides. Mais qu'importune et malséante aussi leur incompréhensive notion du monde !

Le digne personnage, le riche commerçant, l'impérieux tuteur que guettent, dans sa maison fraîche, dix esclaves noires, et des plus belles, doit s'asseoir sur le banc de bois sous les yeux, dans l'odeur du vulgaire ! Dans une impassibilité hautaine et jouée, il lui faut attendre son tour. Il voit par les yeux de l'esprit l'instant béni du repos retardé où, croulé sur son matelas, il appellera en frappant des mains ses fils et ses femmes, puis il écoutera couler l'eau du petit bassin, comme ses pères, parmi l'odeur de citronnelle,

mais en rêvant à la poste, à la racaille impudente, et à sa bonne affaire, avec un sourire...

A cette heure, il attendra le temps qu'il faut, pâle, tenace, sans geste et sans parole. Son tour enfin viendra, sans égard, après celui des commis, des femmes et des flâneurs qui, eux, à cette vue, se pénétrèrent peut-être de quelque intérêt plus profond des innovations importées et peuvent oser un sourire impuni. Ils échangent des regards très parlants entre eux tous, et aussi avec le domestique en apparence indifférent, en sueur et peut-être ironique, qui debout près de la porte, halète avec affectation.

Nancy GEORGE.

UNE SOLUTION DU PROBLÈME AGRAIRE

(SUITE)

« Et cependant, nous dit M. Bálinski, si la Russie tient la première place par la superficie de sa terre fertile et riche, elle a le dernier rang en ce qui concerne la qualité de l'agriculture. Pourtant, d'après Petrajitski, la Russie récoltait 4 milliards et demi de pouds de blé par an, dont 2 milliards, au moins, servaient à l'exportation. C'est pourquoi nous comprenons l'intérêt, l'utilité urgente, toute la portée humaine du projet réorganisateur de M. Balinski ; car non seulement il apporterait une solution immédiate à un problème économique et social angoissant — en multipliant la quantité des récoltes de blé de la contrée la plus riche du monde, mais parce qu'il représenterait une tentative régénératrice dans le sens moral le plus élevé de ce terme — aussi doit-elle fixer l'attention des intelligences de tous pays : faire aimer la Terre par celui qui la travaille en rendant le culti-

vateur propriétaire de cette Terre et enrichissant la vie rurale de toutes les sources d'une joie saine, après y avoir organisé toutes les distractions possibles pouvant alimenter le cœur et l'intelligence de l'homme. Et ceci sur la base du principe que formulait Solon, un des grands législateurs de l'antiquité : aucune borne n'est posée à la richesse provenant du travail. »

M. Balinski, fils du premier grand psychiatre européen — Charcot considérait son père comme un maître — est un savant, un ingénieur connu en Russie : son projet de construction d'un métropolitain à Pétrograd et à Moscou, adopté avant la Révolution bolcheviste, fut l'objet d'une récompense décernée par l'Empereur ; les projets qu'il élaborait de réunir la Mer Noire à la Baltique, et la Volga au Don, se réaliseront, nous voulons l'espérer, lorsque l'ordre avec la vie stable sera rétabli en Russie. Nous avons plus d'une fois déjà, au cours de cette causerie, cité son opuscule : « Le Problème de la Propriété Foncière ». Voici les grandes lignes de l'organisation agraire nouvelle qu'il contient :

Avant la Révolution, le système de l'*obchtchina* (système communal) existait en Russie. La Terre n'appartenait pas au paysan, elle était la propriété de la commune ; chaque année, on partageait la terre et le lopin qui revenait au moujik pouvait se trouver à une distance atteignant parfois jusqu'à dix kilomètres du village. Non seulement, le Krestianine (paysan) ne possédait pas la force physique ni les bêtes nécessaires pour faire ce trajet et labourer le sol, mais il n'avait ni courage, ni désir pour travailler une terre

qui, l'année suivante, au nouveau partage, serait presque certainement donnée à un autre.

La politique du système de propriété communale a été suivie par le gouvernement russe sous les règnes des tsars Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II. Et comme avant l'abolition du servage (février 1861) le paysan était le serf du propriétaire foncier, nous pouvons en conclure que la Terre Russe, depuis la seconde moitié du XVI^e siècle jusqu'à nos jours, n'a jamais été travaillée avec zèle, intérêt et amour. Nous disons depuis la seconde moitié du XVI^e siècle, car tandis que dans toute l'Europe féodale le paysan était, depuis des siècles, esclave de la glèbe, le moujik russe disposait librement de sa personne. Ce furent les besoins d'une centralisation toujours plus forte, d'une armée plus puissante, pour que l'Etat moscovite pût vivre, qui obligèrent les souverains russes à faire du moujik un Krepostni (serf). Les premières lois paysannes ne furent édictées dans ce sens, qu'en 1592, sous Boris Godounof.

Vers la fin du règne de Nicolas II seulement, le gouvernement comprit enfin qu'en persévérant dans sa politique agraire communale, il n'éduquait pas en le peuple le sentiment du droit de la propriété privée. Trop tard : la Révolution éclata et le succès du bolchevisme, du communisme s'explique par ce fait que cent millions de cultivateurs n'ont pas su, depuis presque quatre siècles, ce que pouvaient et devaient être les responsabilités matérielles et morales de *possesseurs* de la Terre. Mais les bolchevistes ont exagéré dans la voie du communisme en privant le moujik de

son bétail, de tous ses instruments de travail, en le ruinant et cette terrible expérience, cette épreuve suprême a fait comprendre au Krestianine la nécessité d'une nouvelle organisation de la vie sur la base de la propriété privée aux modalités légalement établies.

Pour la réalisation de cette vie équilibrée et harmonieuse en Russie, M. Balinski conçoit une triple base sur laquelle un système rationnel de propriété terrienne pourrait être construit :

I. — Reconnaissance absolue et organisation de la propriété terrienne privée inaliénable.

II. — Nécessité d'une coopération entre les cultivateurs dans certains districts : en effet, le paysan isolé ne peut acquérir des instruments agricoles trop chers, tracteurs, élévateurs, appareils distributeurs d'énergie électrique, etc., alors qu'un certain nombre de cultivateurs, réunissant leurs moyens, posséderont la somme nécessaire aux achats.

III. — Chaque cultivateur doit s'intéresser non seulement à la productivité du sol qui lui appartient, mais à celle de la terre travaillée par toute la classe des paysans qui forment une coopérative donnée.

Les propriétaires fonciers et les moujiks, paysans, disparaissent en tant que classes distinctes. Il ne reste que les cultivateurs, classe unique d'êtres se consacrant à la petite, moyenne et grande culture.

On considérait toujours et on regarde encore aujourd'hui l'agriculture soit comme un labeur pénible et lourd, soit comme un plaisir. Il est rationnel d'établir la culture du sol sur cette base stable du principe

qu'à tout capital dépensé doit correspondre un bénéfice. Celui-ci peut servir à l'acquisition d'un outillage de plus en plus perfectionné suivant les progrès réalisés par la science.

Ainsi, après l'utilité comprise de la coopération, nécessité conçue d'un capital intangible préalable.

L'histoire agraire à travers les âges montre que l'humanité n'a connu jusqu'à ce jour que les formes de propriétés terriennes suivantes :

I. — La propriété soumise au régime du servage.

II. — La propriété relevant du système de l' « *obchtchina* » ou communal.

III. — La propriété telle que le régime communiste la réalise (Mormons, socialistes).

IV. — Le régime de la propriété privée.

Nous avons déjà montré, dans notre bref aperçu historique, que la leçon des événements et la science démontrent ce fait : les résultats les plus féconds, les plus durables furent toujours ceux auxquels aboutit ce dernier et quatrième régime.

Et c'est sur cette base de l'inaliénabilité de la propriété individuelle que M. Balinski, propriétaire foncier lui-même, connaissant à fond la vie du *pomiéchtchik* et celle du paysan, méditant sur tous les défauts du régime agraire actuel et désirant découvrir la méthode qui permettrait le développement régulier de la culture terrienne, est arrivé à cette conclusion : la solution du problème ne peut être

atteinte qu'en partant de la triple base déjà énoncée et sur laquelle repose le projet de M. Balinski.

Voici les moyens que M. Balinski propose pour établir l'organisation du nouveau régime agraire :

Une société financière achète pour un prix équitable, une quantité de terre égale, par exemple, à 100.000 dessiatines ou hectares. Elle y prélève une surface de 5.000 hectares dont la situation est aussi centrale que possible. Et dans ce noyau central de cette « kvadra », « square », « carré » (Monsieur Balinski appelle ainsi le carré constitué par 100.000 dessiatines de terrain), la Société créera les quatre départements suivants :

- a) Le département administratif et commercial ;
- b) Le département industriel ;
- c) Le département de l'économie agricole ;
- d) Le département scientifique éducateur.

Dans le département administratif et commercial se trouveront les élevateurs, ceux-ci assez grands pour contenir tous les grains de la *kvadra* ou du *carré*, des appareils frigorifiques, une station électrique d'utilité générale, des dépôts pour le foin, les fruits, les instruments de culture, les machines pour industrie à domicile, les voitures, le harnachement, les magasins de nouveautés pour femmes, les cordonneries, enfin un édifice spécial destiné à l'Administration qui dirigera toutes les affaires de la Kvadra ou Square.

Le département industriel comprendra tous les ateliers et usines indispensables à la fabrication des

matériaux et objets nécessaires à la *kvadra* : briqueteries, cimenteries, tuileries, serrureries, menuiseries, charpenteries, fonderies, huileries, etc. Chacune de ces fabriques possédera une école pratique où s'instruiront, d'après leurs capacités, les enfants des cultivateurs. L'utilité de cet enseignement professionnel n'échappera à personne ?

Une Centrale électrique sera aussi créée dans ce département : elle fournira la force et la lumière à la *kvadra* entière.

Le troisième département sera celui de l'économie agricole. Il se composera de toutes les écoles ayant pour but l'instruction purement technique qui visera : l'horticulture, l'élevage des bestiaux, la sylviculture, la culture des plantes potagères, l'apiculture, l'élevage des oiseaux, la culture des semences, etc. Ces écoles pratiques pour filles et garçons auront des instructeurs, dont la mission sera non seulement d'enseigner les enfants, mais aussi de se rendre chez les cultivateurs de la *Kvadra* ou carré, afin de les aider à perfectionner leurs connaissances professionnelles.

L'Allemagne possède des écoles où se forment ces instructeurs-voyageurs qui parcourent les campagnes et apprennent aux paysans les méthodes les meilleures d'exploitation de la Terre.

Le centre éducateur scientifique est le quatrième et dernier département du carré. Là se trouvent les églises de différents cultes, les bibliothèques, les gymnases, les salles de conférences, les cinématographes et les théâtres, les laboratoires d'études, les jeux de tennis, de croquet, les restaurants, les musées, etc...

L'organisation administrative de la *Kvadra* ou *square* se réalise de la manière suivante :

Une Assemblée annuelle des petits, moyens et grands cultivateurs a lieu, composée de 12 membres : 9 directeurs représentant la coopérative, élus parmi les propriétaires fonciers du carré, et 3 directeurs venant au nom de la Société financière. Ainsi se constitue un comité qui dirige toutes les affaires de la *Kvadra*. Ce Comité est élu pour une période qui peut varier entre 3 et 5 ans. La Société financière constructive de la *Kvadra* divise la terre du carré en lots de 25, 50, 100, 500, 1000 et 1500 dessiatines ou hectares, construit des routes du type américain le plus perfectionné, crée des canaux d'irrigation, installe en tous lieux l'énergie électrique, bref elle modernise la gestion du square ou carré qui lui est confiée.

Le groupe financier émet des actions jusqu'à concurrence d'une somme donnée. Ces actions se répartissent ainsi : un tiers est acquis par les financiers eux-mêmes, les cultivateurs doivent en acheter un tiers et le dernier tiers est destiné au grand public international.

Tout cultivateur ou employé de la *Kvadra* doit avoir une quantité déterminée d'actions, sinon il ne peut être ni cultivateur ni employé du carré. Cette règle fixe est établie afin qu'il soit intéressé dans toutes les entreprises de la *Kvadra* et que toute cause de conflit d'ordre économique et social disparaisse.

Pénétrons dans le domaine des réalisations :

Nous supposons qu'une Société Financière achète pour 300 roubles en or, soit pour 1500 francs d'hec-

tares, qu'elle organise la Kvadra sur cette terre et la revende ensuite avec un bénéfice de 100 roubles en or ou 500 francs, somme insignifiante quand on considère tous les perfectionnements apportés à la région. Or, si les 100 roubles de bénéfice se rapportent à 1000 dessiatines ou hectares, les 100.000 dessiatines de la Kvadra fourniront 100.000×100 soit 10 millions de roubles en or ou 50 millions de francs. Et, puisque, d'après les données que nous lisons dans le *Problème de la Propriété Foncière* de M. Balinski, 20 millions de roubles en or ou 100 millions de francs sont nécessaires pour mettre sur pied ce Centre Agraire modernisé, la Société Financière émet des actions afin d'atteindre la somme désirée.

Dans toute entreprise industrielle, le dividende dépend de la commande, tandis que les actions terriennes constitueront une vraie rente, les revenus seront toujours assurés, la Terre travaillée avec tous les derniers perfectionnements techniques apportés par la Kvadra produira d'autant plus, et la sustentation qu'elle fournit demeurera éternellement nécessaire à l'Homme. C'est pourquoi, un tiers des actions émises par la Société Financière sera destiné au grand public international. Pour celui-ci, comme pour les cultivateurs, les actions serviront de stimulant pour l'intensification de la culture de la terre.

Les avantages du système du carré sont innombrables. Ainsi le cultivateur, propriétaire d'un terrain de 25 hectares, maître absolu de cette terre qu'il peut vendre ou laisser en héritage, se trouve le premier

intéressé à augmenter la productivité du sol. Dans ce but, il a à sa disposition les instructeurs du département central qui lui enseigneront les méthodes les meilleures pour reconnaître la culture propre la plus indiquée à chaque lopin de terre, selon sa nature, sa qualité : céréales, pommes de terre, fruits, légumineuses, etc. Le cultivateur se sert des instruments et machines qui lui viennent de ce même département central et qu'il loue pour une somme modérée puisque ces machines sont la propriété de la Kvadra. Comment ne pas atteindre de merveilleux résultats alors que les routes sont belles, que l'électrification, le drainage, la canalisation sont amenés au degré le plus élevé de perfectionnement. De plus, le cultivateur n'a besoin que d'une quantité réduite de constructions. En effet, tout l'excédent de ses produits ne se garde point chez lui, mais est mis en dépôt à l'Administration Centrale. Une maison lui suffit avec un bâtiment servant de magasin contenant tout ce qui lui est nécessaire pour son existence quotidienne, et de logement des bestiaux. Chaque fermier reçoit de l'Administration 75 % de la somme représentant la valeur des marchandises ainsi confiées après la moisson au département Central ; il ne touche les derniers 25 % que le jour où toutes ses denrées auront été vendues. Résumons-nous :

I. — Economie réalisée dans les constructions indispensables ;

II. — Les bâtiments doivent être du type incombustible d'où suppression des frais d'assurances ;

III. — Les grains et autres produits ne sont pas

exposés à être gâtés, perdus ; en outre, grâce aux éleveurs, le tirage des grains a lieu dans les conditions les plus favorables et c'est la qualité la meilleure que le cultivateur en retire ;

IV. — L'homme a besoin d'argent. Actuellement, en Russie, les Moujiks sont volés par tous les exploiters qui profitent du mauvais état des routes, l'automne et l'hiver, et de toutes les autres mauvaises conditions dues à la vie inorganisée non seulement pour priver le paysan de tout bénéfice, mais pour gagner 50 à 60 % sur le prix réel des denrées. Dans la *Kvadra*, l'Administration paye au Cultivateur 75 % de ce prix ; puis, après la vente des marchandises, les 25 % qui restent.

Vient aussi le problème des saisons qui changent :

Mon âme est un jardin
Un jardin aux mille côtés...

MARC SEMENOFF.

(à suivre.)

MANGER !

En naissant, il a faim,
le jeune ménestrel,
et au premier matin
l mange du soleil
et il boit de l'air pur !

Tel est le plantureux repas
que l'été lui porte dans ses bras,
dans ses bras qui sont l'azur
tenant toute la nature !

Mais il dévore
plus âprement encore
sa solitude pâteuse,
qui emplit sa bouche
de boue !

Alors,
il mord
la synthèse du passé,
et ses dents d'ivoire
deviennent noires,
noires d'amer savoir !

On lui verse la gloire
à la table du roi.
Non, il montera plus haut
et ne s'enivre pas !
Il en boit des tonneaux...

O non, comme ceux-là
il ne roulera pas !

Là-bas, brille l'amour,
Il a soif de sa volupté !

Manger, ô manger toujours
pour fortifier sa voix d'immensité !
Et, par de là les baisers,
il crie, il hurle : « encore » !
avec voracité...

.

Car, poète, si tu t'arrêtais
à la gloire ou à l'amour,
jamais tu n'atteindrais
le nom qui retentit
à travers les temps,
écho multiplié
des triomphes d'antan !
Ta souveraine grandeur ne serait pas nourrie,
Devant l'impérissable, tu ne serais rien !

Certes, il goûtera plus loin, sans cesse,
l'infailible et sainte sagesse,
qui, de toutes les sources de la terre,
seule au monde, désaltère !

Il rongera infiniment
pour la foule son dédain,
car il aura toujours : « faim ! »

Pascal THÉMANLYS.



CHRONIQUES DU MOIS

LES REVUES

oooooooooooooooooooo

Atteindra-t-il seulement la vingtième édition, l'admirable récit de M. Roland Dorgelès, que publie la Revue de France : le Réveil des Morts ? C'est presque peu probable, tant la jobardise du public l'attire vers les singeries des bateleurs littéraires et les coups de tam-tam de la réclame, et l'écarte des œuvres vraiment belles, humaines et profondes.

Le Réveil des Morts c'est d'abord la résurrection lente, hérissée d'obstacles terribles, mais sûre et obstinée de cette terre maudite, de cette « Zone rouge » des régions libérées que l'on croyait à jamais anéantie, éventrée par les obus de l'envahisseur. Le roman de M. Dorgelès fourmille de figures vivaces, au dessin curieusement fouillé, de paysans têtus, à la fois sceptiques sur les secours possibles et acharnés à leur tâche surhumaine, revenant à leurs terres méconnaissables et s'y cramponnant malgré l'incurie administrative, malgré l'absence de ravitaillement, malgré les intempéries, malgré les hommes, malgré les choses, malgré tout. Mais si la terre que l'on supposait morte revit peu à peu sous les efforts de ses enfants, voici que par une coïncidence tragique, les morts eux-mêmes, les tués de la guerre, sortent de leurs tranchées éparses pour se grouper, muet rassemblement, dans des cimetières tout frais : au long du roman de M. Dorgelès passe comme sur un fond de décor macabre, la lente procession des Chinois fossoyeurs, balançant au long bâton qu'ils portent à deux sur l'épaule, comme

une charge de riz dans les plaines natales, un pauvre cadavre plié dans une toile de tente.

Ils se réveillent encore d'une autre manière, les pâles habitants des ombres : soulevant la lourde pierre tombale de l'oubli, forçant les survivants à se souvenir malgré leur insouciance voulue ou inconsciente, les morts de la guerre se dressent à chaque minute, à chaque pas dans la vie de ceux qui restent : formalités administratives, paroles échappées à un voisin, silences aussi, inquiétants, semblables à un reproche, tout cela évoque à chaque seconde devant le second mari d'Hélène, l'architecte Le Vaudoyer, le spectre du camarade mort, de celui dont il a pris la place, au foyer et au pays.

Peu à peu, la pensée de ce prédécesseur invisible et présent l'obsède, l'assiège ; il en vient à considérer les sentiments de sa femme d'un point de vue plus objectif, il en mesure d'un œil froid toute l'égoïste médiocrité, et s'étonnant que l'on puisse oublier si profondément et si vite, il en vient presque à prendre le parti du mort contre lui-même.

Les prochains numéros de la Revue de France nous apprendront comment le récit finira ; ce que nous savons déjà, et ce qui importe surtout, c'est que M. Dorgelès a écrit là un bel et bon livre, fait d'émotion, de poésie et aussi de réalisme, vigoureux et sain.

La même Revue publie des notes de jeunesse d'Ernest Renan : on y voit bouillonner les ardeurs d'un esprit critique que l'âge, et la prudence qu'il amène tamiseront plus tard d'une fine ironie : comme beaucoup de jeunes gens, Renan croit affirmer son indépendance en rompant en visière aux choses établies. Tout n'est pas excellent dans ces notes ; et certaines ne laissent guère deviner la grande pensée qui se développera plus tard.

En une prose souple, harmonieuse et simple avec un peu d'affectation ou plutôt d'afféterie, Henri de Régnier nous parle de Leconte de Lisle, qu'il a bien connu. C'est un témoignage précieux que celui qu'un poète nous apporte d'un autre poète, et qui contribue mieux que dix volumes de critique littéraire, à nous le faire connaître et par suite aimer.

Dans ces lignes émues, Lecomte de Lisle nous apparaît non plus

comme le poète impassible, hautain sur son piédestal, mais comme l'homme qu'il fut, bon, sensible extrêmement à la beauté du monde, heureux de converser avec d'autres hommes pourvu qu'ils tinssent par quelque côté à cette patrie de l'idéal qu'est la poésie..

Aux siècles d'autrefois, les littérateurs, les philosophes étaient en même temps des savants. Les connaissances humaines formaient un cercle relativement court que l'on avait le temps de parcourir dans une vie : de nos jours, le domaine est devenu tellement vaste qu'il a bien fallu se spécialiser sous peine de s'y perdre : les hommes de lettres ne s'intéressent plus guère aux sciences, ni les savants à la littérature : c'est ainsi que Pierre Curie, dont M^{me} Curie raconte la vie privée dans la *Revue Bleue*, ne prenait de goût qu'aux choses de la science ; mais aussi quelle vie d'abnégation et de pur sacrifice, et quelle splendide leçon que ce dévouement instinctif, absolu, à une grande Idée !

Hélas ! à quoi donc servirent les découvertes des savants et les progrès de la pensée humaine puisque les peuples deviennent fous ! Après la secousse formidable de la guerre, aucun d'eux n'a repris son parfait équilibre : on connaît surtout les dérèglements des grandes nations comme la Russie ; mais on ignore, ou presque, ce qui se passe chez les petits peuples : or, il paraît qu'en Bulgarie la dictature paysanne, « agrarienne », pour employer le mot technique, a bouleversé l'économie du pays ; comme tous les révolutionnaires, les nouveaux maîtres du pays bulgare se sont imaginés que l'on pouvait transformer un peuple à coups de décrets et de lois ; de dures expériences leur ont démontré le contraire ; la révolution peut tout abattre, il lui est difficile de reconstruire : la révolution, c'est l'accident, l'évolution seule est la vie ; et rien ne saurait suppléer aux lents bienfaits de la vie.

Ernest MARX.



LE THÉÂTRE

oooooooooooooooooooo

Théâtre de la Grimace. — « L'OMBRE DOCILE »

3 actes de Georges BRADEL

A L'HOSTELLERIE DU BON MOYNE

Farce de Henri DHOMONT.

Certes, ce n'a pas été sans quelque appréhension que Fernand-Bastide, après les triomphales représentations du *Loup de Gubbio* et du *Souffle du Désordre* qui nous révélèrent les noms de Boussac de Saint-Marc et de Philippe Fauré-Frémiet, après la rude bataille livrée aux conventions théâtrales lors de l'apparition du *Coup de Bambou*, ce n'est pas sans hésitation aussi que l'actif directeur de la *Grimace* a tenté de porter à la scène cette œuvre pleine de promesses généreuses, vivifiée déjà par un talent incontestable, mais si incomplète encore qu'elle apparaît surtout comme le balbutiement d'un cœur qui s'ouvre aux splendeurs de l'art.

Le dommage est que, devant cet essai imparfait, nous ne pouvons que nous incliner et regretter que l'auteur de *L'Ombre Docile* soit dans l'impossibilité de prendre une revanche puisqu'il n'est plus et puisque, héros de la grande guerre, il dort maintenant dans un coin de la « zone rouge » enlinceulé dans la pureté de son rêve. Est-il bien utile, en ce cas, de fouiller avec minutie le sujet et le texte de ces trois actes et cela servirait-il à quelqu'un ? Je doute de la nécessité de cette besogne un peu attristante, quand il s'agit d'un mort dont l'âme, hélas ! est morte en même temps que lui. Georges Bradel survit pour nous donner de belles choses ; son ébauche d'apprenti

témoigne des qualités nécessaires et suffisantes à un noble Avenir ; mais, puisque le point final fut brutalement mis après la première phrase, à quoi bon troubler le repos de cette âme et faire du bruit autour d'une œuvre qui n'eût, certes, point vécu, si son auteur avait pu vivre.

« *L'Ombre Docile* » n'est pas une concession mais une halte », déclarait Fernand-Bastide, en nous prévenant sur le programme des tendances de la pièce. Oui, c'est une halte, une minute de recueillement, muet hommage aux jeunes talents disparus et je pense aux ardeurs juvéniles des Georges Bragance, des Sylvain Royer, des Dulhom-Noguès, des Gabriel-Tristan Franconi, de tous ces êtres enthousiastes et vibrants dont nous ne gardons que la première pièce, le premier roman, les premiers poèmes et le nom gravé sur la pierre mémoriale d'une de nos grandes écoles ou d'une de nos sociétés artistiques ; je pense à notre devoir dicté par eux d'unir nos efforts pour que quelque chose de pur sorte enfin du marasme actuel et pour conserver à l'avenir une littérature française, comme ils nous ont conservé eux-mêmes une France libre et puissante.

De la représentation de *L'Ombre Docile*, ne conservons que le souvenir respectueux d'un service religieux, dont les prêtres furent les interprètes consciencieux, si ce n'est toujours parfaits du drame. M. Le Vigan a défendu avec intelligence le rôle principal, M. Menoud dans un raisonneur fit preuve de mesure et de tact, M^{me} Valentine de Hally a montré beaucoup d'émotion et de sensibilité, M^{me} Madeleine Linval a su ne pas rendre odieux un personnage de petite-fille autoritaire et sans cœur, et MM. Robert Cazaux, Fernand-Bastide, Noël Darzal et M^{mes} Lucile Norbert et Zina Romualdi les entourèrent avec adresse dans les rôles de second plan.

L'Ombre Docile, pièce d'action et de passion apparentée aux œuvres de Dumas fils, de Bataille et de Bernstein, préludait-elle heureusement à la farce de M. Henri Dhomont ? Je ne le crois pas. Malgré l'accueil enthousiaste fait à l'amusant décor de M. André Boll, le public m'a paru décontenancé par le style joliment pastiché de ce bibelot littéraire ; c'est qu'à trop lire M. Pierre Benoit, on n'a plus guère le temps de se pencher sur un texte de Rabelais et que les piments de *la Garçonne* et de *Mauve* ne permettent plus à notre

goût de sentir et d'apprécier les verdeurs linguistiques de nos vieux conteurs de « fableaux ».

Peut-être aussi le sujet, scrupuleusement établi à la manière du temps, et les personnages, fantoches habituels de notre théâtre du quinzième et du seizième siècle, ne sont-ils plus « monnoie sonnante et trébuchante » pour égayer nos esprits inventifs et compliqués. En tous cas cette joyeuseté, fleur de notre esprit français, n'eut pas l'heur de voir fuser autour d'elle les rires qu'elle mérite à coup sûr et que tout amateur de gauloiserie véritable lui accordera à la lecture.

Et pourtant que de jolies choses il y a là, parmi ces phrases joliment ouvrees, coulant claires et tintinnabulant de toutes la richesse de leurs syllabes colorées ! que de charmes aimablement cachés sous la vêtue chatoyante de ces mots issus pour nous des « moralités, sottises et autres joyeusetés bien faictes pour esjouir le bon peuple de France ! »

Certes, à l'audition, il est difficile de se rendre compte de tout le « gay sçavoir » de M. Henri Dhomont et des patientes recherches que nécessite la composition d'un acte comme : *A l'Hostellerie du bon Moyne* : l'orthographe, rigoureusement observée des vieux mots ne se peut goûter et les acteurs ne possèdent point suffisamment la technique de notre ancienne langue française pour jouer avec les longues et les brèves et donner à ce fin langage l'accent qu'il réclame.

Et puis, l'histoire qui nous est contée, celle de ce moine paillard, frère jumeau de Tartuffe dont le vice est déjoué par une accorte soubrette qui envoie sa patronne festoyer avec un chevalier couard pendant qu'elle-même se laisse gentiment « besogner » par son maître l'aubergiste, a eu le malheur d'être prise au sérieux par les interprètes. Cette farce a été jouée par eux en comédie au lieu d'être menée grassement et attornée des pitreries nécessaires à ce genre de spectacle ; il en résulte une discordance fâcheuse entre le ton de l'œuvre et celui de la présentation et, ce qui est plus grave, une impression indéniable de longueur et même de puérilité à certains moments.

Cette erreur, d'ailleurs, a été également commise par le dessi-

nateur des costumes qui n'a pas osé les mêmes libertés avec ses personnages féminins qu'avec les mâles. En particulier, le vêtement de Dame Marthe, la femme de l'aubergiste, n'est pas celui d'une roturière, mais d'une noble châtelaine de l'époque : un bonnet eut avantageusement remplacé le hennin à grand voile et un bon jupon de futaine eut été, plus que la robe à traîne, l'accoutrement rêvé de cette commère, forte en gueule et prompte à trousser sa cotte.

La vêtue trop élégante a gêné quelque peu M^{me} Yvonne Harnola en rétrécissant par moment la largeur de ses mouvements ; mais, malgré cette distinction maniérée qu'il s'agirait d'abandonner, elle a eu la rondeur de parler et l'abatage nécessaire à ce personnage quasi-caricatural de Dame Marthe. Il faudrait cependant hausser le ton général de la composition : trop de couleur ne nuira jamais en cette occasion.

M. Berley a réalisé la plus réjouissante figure de moine qui soit, bien servi par son physique et par son comique communicatif, il est le seul des cinq personnages de la Farce qui n'ait pas abandonné le ton bouffon et son dom Frédus est digne d'entrer tout vif en l'Abbaye de Thélème de joyeuse mémoire.

M. Pierre Asso aurait pu être un très amusant chevalier, il n'a malheureusement pas tiré parti de son physique et de l'accoutrement follement drôle que réalisa pour lui M. Mariani ; son personnage est un don Quichotte à rebours, il l'a joué en benêt triste et incolore et c'est dommage, car son entrée avait été un véritable succès.

Enfin M. Alec Barthons, qui a cependant toutes les qualités d'un excellent grime, a joué un peu lentement Maître Jehan et M^{me} Denyse Réal s'est trop rappelé les soubrettes de Marivaux, en composant sa Perrine, pour placer à son véritable niveau cette maritorne qui doit porter sur elle un relent de fourneaux et de cuve à vaisselle.

LEON-UHL.



[illegible]

I. R.

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Paraît vers le 5 de chaque mois, sauf en Août,
Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 2.50

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 20.—
Etranger..... Fr. 25.—

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon
COBIENCE, administrateur, 145, rue de la
Pompe, Paris-XVI^e.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours.

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font
l'échange, doivent être adressés à M. Maurice HEIM,
16, Rue Vavin, Paris (6^e).*

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

Idéal et Réalité

ne publie que de l'inédit.

Par sa ferme tendance d'équilibre traditionnel, par son
intense désir d'aider le progrès, par l'accueil
volontairement fait aux jeunes talents, **Idéal et
Réalité** attire et groupe tous ceux qui veulent
participer au renouveau actuel de la pensée.

Editions du Faune

Gustave ROUGER

- L'Autre Désir. Fr. 6.50
Sonnets à rebrousse-pois . . . » 4.50
Poèmes du Moghreb. » 5.—

William TREILLE

- Le Prélude à la Tourmente . . . » 8.50
-

On trouve à la Librairie BOURDEAUX

52, Avenue Victor-Hugo, PARIS (16^e)

LA REVUE "IDÉAL ET RÉALITÉ"

ainsi que les ouvrages suivants :

THÉMANLYS

- Les Ames vivantes, *roman*. . . Fr. 4 —
Misère et Charité, *étude sociale* . . » 4.—
La Route Infinie, *2 actes en prose*. . » 2.—
Le Miroir Philosophique, *1^{re} série*. . » 2 —
L'Humanisme, *étude sociale* . . . » 4.—

Clairo THÉMANLYS

- La Conquête de l'Idéal » 5.—
Le Rayon Vert, *un acte* . . . » 1.50